CABLE, s. m. Mar.—Gros cordage.
CABOTAGE, s. m. Mar.—Navigation le long des côtes.
CABOTER, v. a. Mar.—Faire le cabotage.
CABOTEUR, s. m.—Marin qui fait le cabotage.
CABRE, s. f. Mar.—Sorte de grue pour soulever les fardeaux.
CADRAT, s. m. Imp.—Petit bloc qui sert à compléter les lignes.
CAGE, s. f. Arch.—La cage d'une maison, les quatre gros murs. La cage d'un escalier, l'espace qu'il occupe. La cage d'un clocher, d'un moulin à vent, l'assemblage de charpente qui en forme le corps.—Orf. L'espace compris entre les deux platines d'une montre.
CAILLENOTIS, s. m. Marine.—Ouvrage de menuiserie faites de lattes croisées à angle droit, et remplaçant, dans certaines parties du navire, le travail plein des panneaux, des ponts, etc.
CAILLOUTER, v. a.—Ponts et chaussées. Garnir de cailloux.
CAISSE, s. f. Caross.—Le corps d'une voiture.—Mar. Morceau de la poulie qui contient le réa ou rouet. On l'appelle aussi chène.
CALAISSON, s. f. Mar.—Quantité dont un bâtiment s'enfonce dans l'eau, en raison du chargement.
CALE, s. f. Mar.—Fond d'un navire.—P lomb attaché à une ligne de pêche.
CALFAIT, s. m. Mar.—Ciseau pour calfater.
CALFAT, s. m. Mar.—Ouvrier qui calfate.
CALFATER, v. a. Mar.—Boucher avec de l'étoupe et autres substances les joints d'un bâtiment.
CALMIR, v. n. Mar.—Devenir calme, se calmer, en parlant du vent ou de la mer.
CAN ou CANT, s. m. Charp.—La face la moins large d'une pièce de bois.
CANIVEAU, s. m. Maç.—Pierre creusée dans le milieu pour l'écoulement des eaux.
CANSETTE, s. f.—Petit tube rempli de poudre pour mettre le feu à la cartouche d'une mine.
CANTER, v. a.—Mettre sur le côté, poser de champ. (Ce mot a ici un sens neutre que les dictionnaires, néanmoins, ne mentionnent pas.)
CAR, s. m. Mar.—L'avant d'un bâtiment par rapport à la route qu'il suit. Avoir le cap au nord.
CARON, s. m. Mar.—Instrument composé d'une corde, d'une poulie et d'un croc de fer, qui sert à lever l'ancre.
CARAVELLE ou CARVELLE, s. f.—Espèce de gros clou forgé.
CARÈNE, s. f. Mar.—Les flancs d'un navire jusqu'à sa ligne de flottaison.

(A continuer.)

V A R I E T É S .

Causeries économiques.

LES ACCAPAREURS ET LES SPÉCULATEURS.

La récolte des pommes de terre avait été mauvaise, le prix en était élevé, et beaucoup de personnes en souffraient. On se plaignait beaucoup, et un dimanche soir on en causait dans le village avec une grande animation.

Robert blâmait beaucoup les cultivateurs qui élèvent les prix et profitent, disait-il, de la misère du peuple. Il les appela des abominable accapareurs et cria bien fort contre eux.

LE PÈRE DUPONT.—Tout doux, mon ami, ne t'emporte pas, car je vais te montrer que tu as tort.

ROBERT.—C'est impossible.

LE PÈRE DUPONT.—C'est au contraire très-facile. J'ai loué un champ que j'ai planté en pommes de terre. J'ai dépensé en travail 50 francs, en semence 10 francs, en fumier 10 francs, et payé 50 francs de loyers au propriétaire du champ. Cela fait 120 francs. Pour que j'aie bénéfice raisonnable et une rémunération de mes peines, il faut que le champ produise cinquante sacs qui, à 4 francs le sac, produisent 200 francs.

Lorsque le champ produit soixante sacs, le prix descend au-dessous de 4 francs, par exemple à 3 fr. 50, j'ai alors 210 fr., le public s'en trouve bien, puisqu'il paie 3 fr. 50

au lieu de 4 francs, et moi aussi, puisque j'ai en somme 210 francs au lieu de 200.

Mais si la récolte n'est que de vingt sacs, chaque sac me revient à moi-même à 6 francs, et si je le vend huit francs, le double du prix ordinaire, je suis encore en perte, car je n'ai que 160 francs au lieu de 200 francs.

ROBERT.—Eh bien, soit ! Les cultivateurs qui vendent leurs produits ne sont pas des accapareurs, et, en réalité, on ne donne ce vilain nom qu'aux gens qui achètent de grandes quantités de blé ou d'autres denrées et les gardent jusqu'à ce que les prix se soit élevés. Ceux là spéculent sur la misère.

L'INSTITUTEUR.—Ils ont, en effet, leur intérêt et le poursuivent avec ardeur, ce qui est certainement blâmable ; néanmoins ils rendent quelquefois, eux aussi, des services ; les médicaments amers en rendent aussi ; on aurait tort de les persécuter.

ROBERT.—Il vous sera difficile de prouver que les accapareurs peuvent rendre des services.

L'INSTITUTEUR.—Pas autant que vous le pensez. Permettez-moi d'abord une observation. Vous dites toujours accapareurs, et je me suis laissé aller à me servir aussi de ce mot. Vous entendez par accapareurs des spéculateurs qui abusent des circonstances. Je ne parle pas de ceux qui abusent, mais de ceux qui agissent honnêtement. Or les spéculateurs sont des gens qui cherchent à prévoir les besoins qui pourront surgir, et prennent des mesures pour les satisfaire. C'est d'eux seuls que je parle, et il est facile de montrer qu'ils rendent des services. Tenez, le père Dupont a déjà montré très-clairement que lorsque la récolte est mauvaise il faut que le prix monte, pour que le producteur rentre dans ses frais.

Mais quel effet la hausse des prix aura-t-elle sur le consommateur ? Evidemment les hauts prix l'engageront ou le forceront à restreindre sa consommation. Il dépensera toujours la même somme, peut être même une somme plus forte, mais pour cette somme plus forte il aura moins de marchandise.

Supposons qu'au lieu de cinquante sacs on n'ait récolté que vingt sacs, et que les prix fussent restés bas, que serait-il arrivé ? On aurait mangé des pommes de terre comme d'habitude, et bientôt les vingt sacs auraient été consommés et puis... plus rien. Les prix ayant haussé, chacun, mis sur ses gardes, s'est restreint. D'abord on n'en a plus gaspillé, puis on n'en a pas donné aux animaux, leur donnant autre chose en place, et en dernier lieu, se contentant du nécessaire, on a fait cuire une quantité moindre pour le ménage.

Ces économies ne suffisent-elles pas encore, les prix continuent-ils à monter ? (Car on peut bien économiser dix sacs sur cinquante, mais pas trente.) Qu'arrivera-t-il si les prix continuent à monter ? On va chercher des pommes de terre à l'étranger, on les importe. Puisque la marchandise est chère, elle peut supporter les frais de transport.

LE PÈRE DUPONT.—Le transport des pommes de terre revient assez cher. Il faut que le sac vaille 10 francs au lieu de 4 pour en importer. Les pommes de terre ne coûtent que trois francs seulement à l'étranger, mais le transport revient à 6 francs, cela fait 9 et il faut bien qu'on ait 1 franc de bénéfice.

ROBERT.—Je veux bien que l'élévation des prix rende le double service, d'une part, d'engager les gens à l'économie, et, de l'autre, de faire importer la denrée, mais je ne vois pas encore le mérite de l'accapareur.

L'INSTITUTEUR.—Celui que vous continuez à appeler accapareur, mais que vous devriez nommer spéculateur, fait office de grenier. Il conserve la denrée, empêche la dilapidation, fait venir la denrée, souvent de fort loin. N'est-ce pas rendre un service que de faire venir la marchandise ? N'aimez-vous pas mieux payer une chose